



J. B. Pontalis imagina en 1989 une collection littéraire : *L'un et l'autre*. Il en proposait comme définition : *les vies des autres telles que la mémoire des uns les invente*. C'est une démarche analogue qui, après une libre adaptation du Qohélèt (plus connu sous le nom de l'Ecclésiaste), conduisit *D'un Acteur, l'Autre* à se confronter avec Vincent van Gogh.

Dans *Tout est fumée, du vent !*, en nous rappelant que nous ne faisons que passer (seul l'Éternel était, est et sera), Qohélèt sape joyeusement nos illusions et chante un hymne à l'amitié, aux amours paisibles, au boire et au manger, bref, à une jouissance tempérée et tranquille. Loin d'être pessimiste, son propos, qu'il adresse à un jeune adolescent, s'avère singulièrement réconfortant en cette époque où il n'est plus question que d'ambition, de chacun pour soi et de compétitivité.

Dans *Van Gogh, autoportrait*, nous voulions parler, comme le dit Artaud, de *la bonne santé mentale de Van Gogh*.

Et, pour ce faire, il nous a suffi de transmettre "sa" parole pour révéler un homme sensible, cultivé, humaniste convaincu et plus que rationnel dans son art, qu'il veut avant tout "consolateur".

Avec *Verlaine, tout l'amour qui soit*, c'est un autre **perdant magnifique** que nous voulons évoquer. Dans ces temps assassins où se banalisent l'intolérance, l'égoïsme et la barbarie, il nous semble essentiel de chanter l'amour. Et, s'il est un poète de l'amour, de toutes les amours, c'est bien Verlaine.

À ses débuts, en bon parnassien, il prônait l'impassibilité : *L'art n'est pas d'éparpiller son âme. Est-elle en marbre ou non, la Vénus de Milo ?* Victor Hugo, qui avait apprécié les *Poèmes saturniens*, lui dit en souriant : "L'impassibilité, vous en reviendrez." Et, de fait, après *Les fêtes galantes*, Paul ne cessa plus de nous livrer ses états d'âme et de partager ses amours. Et qu'importe si, pour ses amis, ses conquêtes ne méritaient guère tant d'honneur. Les féminines étaient soit des oies blanches, soit de petite vertu, voire vénales. Le génial Rimbaud était un voyou pervers, et Létinois, pas très malin et sournois. En dépit de leur jugement, **Verlaine les a toutes et tous sincèrement aimés** et portés aux nues de sa poésie.

Verlaine, tout l'amour qui soit parcourt donc l'existence amoureuse du *Pauvre Lélian*, au travers de ses poèmes. À part dix-sept vers de Rimbaud, tout y est de Verlaine : de brefs passages de sa correspondance, d'une interview qu'il donna à une revue littéraire, des extraits de *Les poètes maudits*, de *Mes confessions* et de *Mes prisons* mais, **avant tout, sa poésie**. Mais il ne s'agit pas d'un récital de poèmes successifs. Ceux-ci s'entrelacent et l'interprétation se veut la plus parlée, la plus simple possible, comme si le poète nous confiait ses amours. Tout montage induit un point de vue, mais **c'est toujours le pauvre Lélian qui s'exprime**. C'est lui qui se raconte, se justifie (parfois avec violence ou mauvaise foi), se lamente ou chante, jusqu'à son dernier souffle, la liberté et **l'Amour**.

Et, si nous avons choisi d'écarter ses *Invectives*, c'est pour faire nôtre son injonction : *Fuis du plus loin la Pointe assassine, l'Esprit cruel et le Rire impur, qui font pleurer les yeux de l'Azur et tout cet ail de basse cuisine !*

Car **la Bonté, c'est notre vie**, et de la haine et de l'envie rien ne reste, la mort venue.

Cet homme, qui brûla souvent ce qu'il adorait naguère, pour adorer ce qu'il honnissait, ne se départit jamais des principes suivants : *L'art tout d'abord doit être et paraître sincère et clair, absolument. L'art, mes enfants, c'est d'être absolument soi-même. Et vive un vers bien simple... simple comme on aime quand on aime vraiment et fort. Car **aimer c'est l'alpha, fils, et c'est l'oméga.***

De la musique encore et toujours ! La sienne est particulièrement singulière et reconnaissable entre toutes. Avec des mots pratiquement toujours simples, en se jouant de toutes les règles, en bousculant les normes, en revendiquant toutes les libertés, le poète boiteux renouvelle, avec sa musicalité titubante, toute la poésie et ouvre la voie à bien des successeurs. Quelques années avant lui, un compositeur avait révolutionné de la même façon la musique et surtout le piano : **Chopin**. Lui aussi est apparemment simple, se joue de toutes les conventions et son influence est toujours vivace. Et c'est pourquoi il nous est apparu évident de l'associer à ce spectacle.

Quant à **Léo Ferré**, mélodiste hors pair, le travail fraternel qu'il fit sur les poèmes de Verlaine n'est pas étranger à la passion que nous éprouvons pour l'auteur de *Mon rêve familial*.

Pour conclure, laissons la parole à **Stefan Zweig** :

"Il était le symbole de l'humanité la plus pure, une magnifique force poétique dans un réceptacle fragile... Un de ces insatiables troublés par la violence incompréhensible de leur existence, qui n'en boivent pas moins la souffrance et la félicité d'autrui dans les coupes précieuses d'une noble poésie... Ce besoin de donner sa vie aux autres, aucun poète... ne l'a incarné avec plus de séduction, de compassion et de tragique que Paul Verlaine... **Et on ne peut reconnaître la profondeur et la pureté de ses poèmes, leur pleine et entière humanité, qu'en les mettant en rapport avec sa biographie.**"



Incarnation

Pour *Tout est fumée, du vent !, Van Gogh, autoportrait* ou *Verlaine, tout l'amour qui soit*, au commencement est le verbe. Qu'un acteur s'en empare et l'interprète sur scène, et le verbe se fait chair.

Le **Qohélèt** vient du fond des temps constater que la même folie dérisoire mène les hommes. Un costume intemporel, le plus neutre possible, fera l'affaire. De bons vieux croquenots d'un qui a beaucoup marché. Et, surtout, pas d'orientalisme...

Comme dans la version de Renan, certains passages sont versifiés. Jean-Marie Sénia les a mis en musique. Ainsi, des chansons émaillent le discours du prédicateur et de petits bouts-rimés (qui en reprennent les thèmes) introduisent ou concluent chaque chapitre. Soutenue par la musique, du parler au chanter, l'incarnation se fait d'elle-même.



Pour *Van Gogh, autoportrait*, critiques et spectateurs ont souvent dit qu'ils avaient eu l'impression d'avoir passé un peu plus d'une heure avec Van Gogh lui-même.

Cette ressemblance est, en fait, toute relative. Mais la barbe et les cheveux roux, le costume en velours noir, les godasses et la blouse (tout cela plus inspiré par ses autoportraits que par les quelques photographies que nous avons du peintre), ainsi que les accessoires qui appartiennent tous à des éléments de ses tableaux, ont favorisé cette identification.

Il n'était, bien sûr, pas question de prendre un accent néerlandais, ni surtout de "jouer la folie". Nous voulions *parler de la bonne santé mentale de Van Gogh*.

Mais nous nous sommes permis, sans que nul ne s'interroge, de faire fredonner (musique de Sénia) à Van Gogh, certaines de ses phrases clés. François Chattot n'a cessé de répéter : "Ne joue pas. Passe-nous ses mots et sa pensée, le plus simplement du monde et avec toute ta sincérité. Et, crois-moi, tu seras Vincent." Et il faut croire qu'il avait raison !...



Dans *Verlaine, tout l'amour qui soit*, nous voulons faire oublier qu'il s'agit de poèmes. Que Paul Verlaine y raconte son art poétique, ses amours, ses joies et ses peines, ses abattements, ses fureurs et ses apaisements, avec humour, douceur, simplicité, bonne ou mauvaise foi.

Loin de réciter de la poésie, il s'agit de transmettre la vérité de ses mots, bref de les parler. Tout en respectant la musicalité et le boitillement du Pauvre Lélian.

Chopin y prend le relais de Jean-Marie Sénia pour soutenir certains passages et quelques vers sont chantés sur des airs de Léo Ferré.

Si, d'entrée, la barbe, le chapeau et l'écharpe peuvent évoquer le poète, tel que l'ont dessiné Paterné Berrichon ou Frédéric-Auguste Cazals, nous jugeons inutile de pousser l'identification jusqu'à la calvitie ou l'embonpoint. Incarner ne veut pas dire se nier et c'est après tout aussi l'acteur, qui se dévoile en se confrontant au Pauvre Lélian.

Partenaires Imaginaires ou Réels

Au théâtre, on ne peut se passer de partenaires, d'interlocuteurs. Même si le personnage nous fait part de ses réflexions, l'acteur doit toujours s'adresser à quelqu'un.

Le **Qohélèt** parle à une assemblée, puis plus particulièrement à un jeune adolescent. Le public est cette assemblée et, donc, les partenaires réels de l'acteur. Un autre partenaire réel est le pianiste avec lequel il dialogue. Tout comme le jeune adolescent.

Si ces deux derniers ne sont plus sur scène mais "sur bande enregistrée", ils deviennent imaginaires, mais cela ne change rien à l'adresse. Les partenaires imaginaires, situés spatialement, avec leurs déplacements, sont tout aussi réels pour l'acteur, tout comme le *chef* dont on peut supposer le couronnement, les discours et les ministres en coulisse. Si le prédicateur ne s'adresse pas à lui, il existe tout autant pour l'acteur et, par son intermédiaire, pour l'assemblée. Comme le pianiste et l'enfant.

Dans *Van Gogh, autoportrait*, le public est Théo. Il n'a pas le choix. Il est le frère, l'indispensable, le financier, l'interlocuteur privilégié, le complice... Sans lui pas de représentation, pas de geste artistique. Et au moment où ça se gâte entre les deux frères Van Gogh, la mise en scène envoie l'engueulade se passer en coulisse. C'est trop facile d'agresser des gens qui ont fait l'effort de venir au théâtre.

Quant à sa mère, elle est assise sur la chaise, comme la consolante Augustine Roulin de *La Berceuse*, et l'ami Paul Gauguin est figuré par *son fauteuil*.

Chattot disait : "Ne t'émeus pas de ce qui arrive à Vincent. L'émotion n'a pas à être sur scène mais dans la salle." Moins on en fait et plus cela se vérifie.

Avec *Verlaine, tout l'amour qui soit*, nous voulons continuer d'explorer ce rapport au public. Les spectateurs sont les étudiants qui accompagnent Verlaine dans les cafés pour l'entendre exprimer son art poétique. Puis les femmes et les hommes, amantes et amants ou compagnes de fin de vie. L'acteur s'adresse à eux collectivement ou individuellement.

En ce qui concerne les partenaires imaginaires, Rimbaud et Lucien Léтиноis, ses grands amours masculins, sont en bordure du plateau, hors de l'espace scénique. Et Mathilde, la petite épouse, sort virtuellement de parmi les spectateurs pour aller derrière un paravent où elle reste confinée pour y recevoir baisers, reproches, insultes ou regrets.

En donnant ainsi aux spectateurs le rôle de partenaires, nous voulons en faire des participants plutôt que des consommateurs passifs, qui apprécient plus ou moins la performance d'un histrion. Nous les voulons actifs et véritables témoins d'une vie ou d'un moment de vie. Que, parties prenantes, ils ne soient plus tout à fait les mêmes après la représentation et gardent longtemps en mémoire ce à quoi ils ont assisté.

C'est peut-être d'une grande prétention et, certes, pas vraiment novateur. Mais ces perdants magnifiques que sont le **Qohélèt**, **Van Gogh** et **Verlaine** nous ont ainsi marqué durablement, et méritent bien que nous tentions de leur rendre la pareille.

